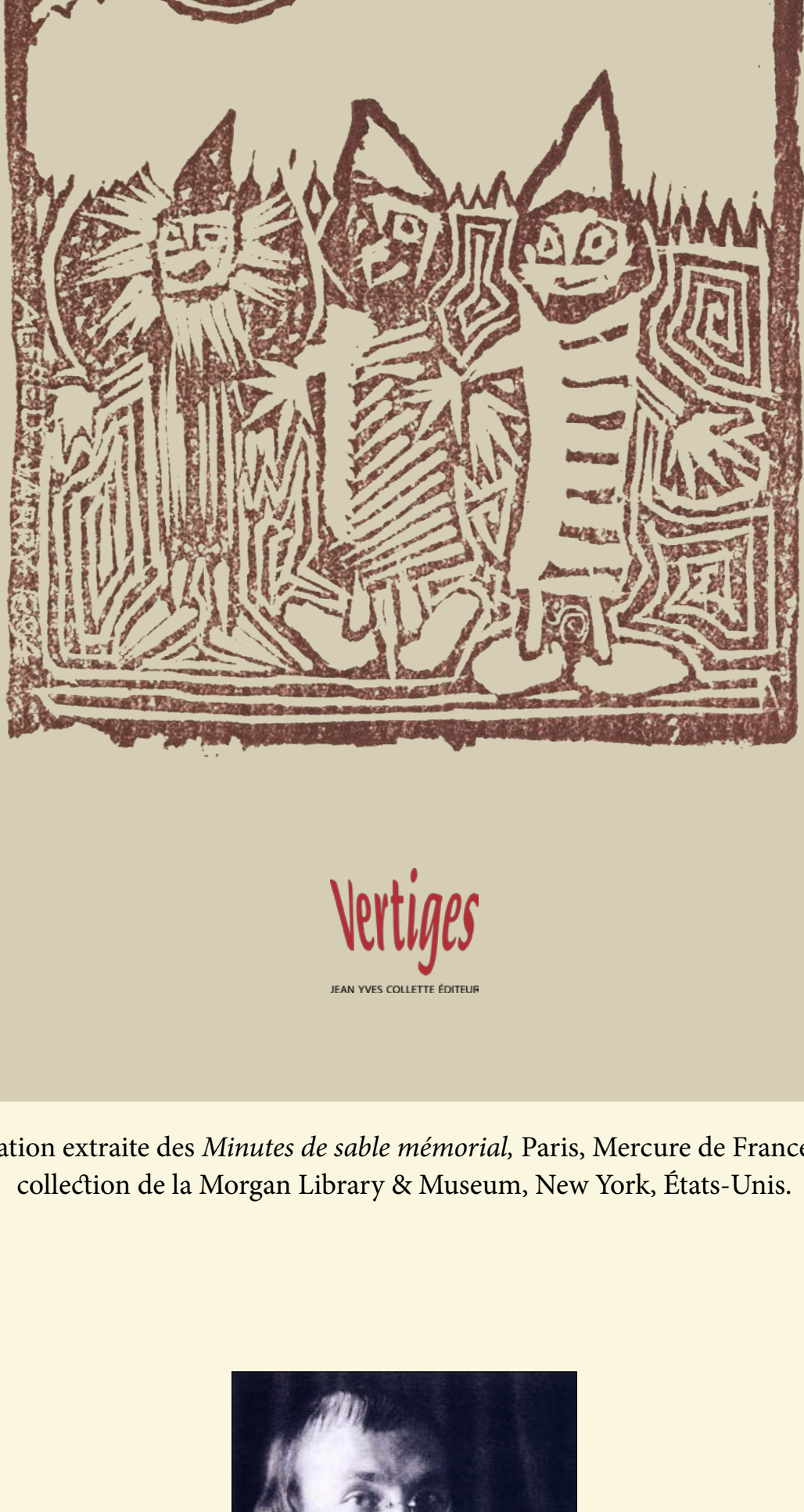
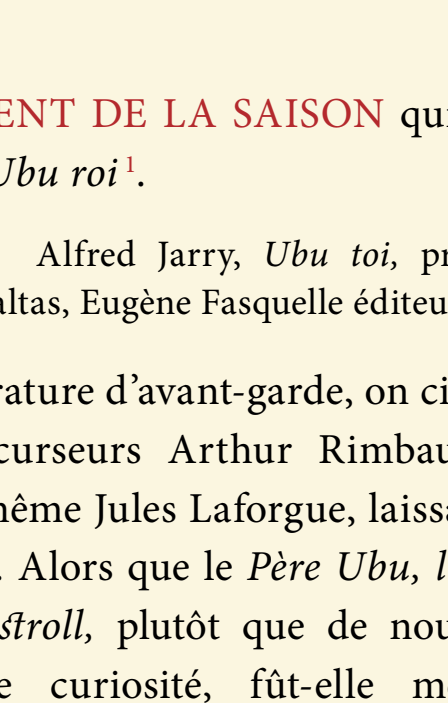


La Vie à Paris



Vertiges
JEAN VIVIS COLLETTTE ÉDITEUR

Illustration extraite des *Minutes de sable mémorial*, Paris, Mercure de France, 1894, collection de la Morgan Library & Museum, New York, États-Unis.



Clément Pansaers (1885-1922), vers 1920.

La Vie à Paris

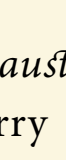
L'ÉVÈNEMENT DE LA SAISON qui s'ouvre ? La réédition d'*Ubu roi*¹.

¹ Alfred Jarry, *Ubu toi*, préface de Jean Saltas, Eugène Fasquelle éditeur.

Parlant littérature d'avant-garde, on cite volontiers, comme précurseurs Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, même Jules Laforgue, laissant à l'ombre Alfred Jarry. Alors que le *Père Ubu*, le *Surmâle*, le *docteur Faustroll*, plutôt que de nous apparaître comme une curiosité, fût-elle même corsée, résumant avec une puissance extraordinaire, toute notre vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Pour ne tirer qu'une seule comparaison : le meilleur de Charlie Chaplin ne dépasse pas le Père Ubu.

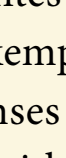
Mais peut-être trouve-t-on la bouffonnerie « extravagante, brutale, outrancière », trop peu conforme à l'esprit soi-disant classique de la littérature française !



Simultanément, dans trois revues différentes, trois articles sur le roman². Et toutes ces considérations soulignent davantage la valeur des trois romans d'Alfred Jarry : le *Surmâle*, le *Dr Faustroll*, roman néo-scientifique, se rapportant à la philosophie mathématique de Poincaré ; *Messaline*, roman de l'ancienne Rome.

² Paul Bourget, « Note sur le roman français », dans la *Revue de la semaine* (28/10-20) ; Albert Thibaudet, « Le roman anglais », dans la *Nouvelle Revue Française* (1/11-21) ; Marcello Fabri, « Des limites du roman moderne », dans la *Revue de l'Époque* (1/10-21)

Je ne connais que trois auteurs à lui opposer pour l'érudition profonde, la connaissance archéologique et l'évocation vivante, mais qui ne dépassent pas la science et l'art de Jarry ; je veux dire Pierre Louys, Richard Wagner et peut-être Joseph Bédier.



L'auteur de *l'Inconnu sur les villes* se fâche, parce que certaine critique a posé un point d'interrogation derrière le mot-rubrique « roman ». L'auteur devait s'y attendre, après avoir affirmé : Roman sans personnages. J'appellerais cet inconnu aussi bien un poème en prose avec un personnage.

Mais qu'importe !

Monsieur Marcello-Fabri plaide *pro domo*.

En intitulant son *Faustroll* un roman néo-scientifique, Alfred Jarry a aboli, d'un coup de matraque, les limites du roman moderne.

« Le nom de l'unique personnage m'a choqué », me disait une dame, amoureuse de *Clarté*, de Barbusse, et à qui j'avais conseillé *l'Inconnu*, comme s'apparentant à cette littérature humanitaire et sociale. « Marc Davilliers ! Ça me sonne trop le Marseillais ! »

Mais qu'importe !

Jarry a changé jusqu'à trois fois le mot-rubrique de son *Ubu roi*. Et c'était encore de son beau jemenfoutisme !

Monsieur Marcello-Fabri fait de la critique littéraire.

Tient-il toujours rigoureusement compte de l'intention et de l'effort de l'auteur, qui lui envoie pour compte rendu son ouvrage !

Tout effort est louable, objectivement, cependant que tout critique juge subjectivement.

Dès lors ?

Monsieur Marcello-Fabri est d'accord avec un certain nombre de ses contemporains. Il les cite, et en les citant, il nous montre pour le moins les limites de son orbite. Sympathies en deçà ; antipathies au-delà.

D'autres valeurs, autrement nuancées, évoluent en dehors de ces limites et sur un autre plan.

Et l'étrange de tout cela, c'est que avec la meilleure intention du monde, les unes nient les autres ; les uns comme des qualités négligeables n'existent pas pour les autres ! Exemple : « Faut-il fusiller les dadaïstes ? et les réponses ! » Car éventuellement, monsieur Marcello-Fabri les ramène si facilement, d'un coup de plume, à son avis, à zéro.

C'est effarant, mais naturel. Le contraire est également vrai. Et c'est naturel, encore, malgré que, en toute sincérité, chacun estime son acte comme de première qualité et supérieur. C'est ainsi qu'une amie rencontra récemment, par hasard, au cabinet de toilette, chez tel auteur – à l'antipode de monsieur Marcello-Fabri – *l'Inconnu sur les villes* faisant fonction de serviettes.

Surprise, oho ! mais finalement sans importance encore.

De tout cela, en fin de compte, résulte simplement que ce que l'un appelle sincérité, l'autre l'appelle, avec autant de raison, désinvolture crasse.

Monsieur Marcello-Fabri parle de célébrité. Quel sens accorder à ce mot, après avoir constaté, entr'autres significations, que la sincérité, sous un autre angle, devient une parfaite fourberie.

Entendons-nous, si nous voulons que surgisse de la présente discussion quelque lumière – et mettons-nous, au préalable, au même niveau. Je me tiens au degré de la haute littérature : L'œuvre d'art n'a pas besoin ni de publicité ni de lecteurs. L'œuvre d'art est le fruit d'une fantaisie de luxe, plutôt comique que dramatique ! C'est un acte qui a réjoui celui qui l'a posé et se suffit. Tant mieux, si par surcroît, il réjouit les autres. Là surgit alors sa valeur sociale. À l'encontre de monsieur Paul Bourget, autant que de monsieur Marcello-Fabri et bien d'autres, l'œuvre d'art, par son essence, n'a pas autrement de fonction sociale.

Les œuvres écrites, avec d'autres intentions, occupent un autre degré, et moindre, dans l'échelle des valeurs artistiques.

« Il est certain, dit monsieur Bourget, que l'obligation pour vivre de sa plume, d'aller à un large public, est la cause principale qui incite tant de jeunes gens à s'improviser romanciers. »

Ohé la dégringolade sur notre échelle des valeurs, et combien bas tombons-nous ! « Atteindre un large public » est une célébrité (objective, si je puis m'exprimer ainsi) et qui, en général, est une preuve négative de la valeur artistique.

La célébrité (subjective) peut être universelle tout en restant dans un cercle excessivement restreint. Monsieur Thibaudet juge le roman anglais d'après « le large public ». James Joyce est actuellement le premier romancier anglais, et il n'a pas de large public, au contraire. Il n'y trouve même pas d'éditeur !

Barnabooth de l'auteur de *Beauté mon seul souci !* est, sans conteste, l'œuvre la plus originale que la *Nouvelle Revue Française* ait publiée jusqu'à ce jour. Cependant que je connais des auteurs français, prétendant jouer avec compétence la « haute littérature » française et qui ignorent jusqu'au nom de Valéry Larbaud.

Arthur Rimbaud s'est bien sûrement rendu compte de cette « célébrité à large public » – et c'est, à mon avis, la réponse à la question « Pourquoi Rimbaud abandonna la littérature³ ? »

³ Article de monsieur Ernest Delahaye dans *Belle Lettre*, novembre 1921.

En effet. Dans *Une saison en enfer*, Rimbaud exprime clairement la vision qui le hante : sans fortune, devoir œuvrer donc toute son existence pour s'assurer un bien-être relatif à sa vieillesse. Alors qu'on crève si facilement en route. Et dès lors l'inutilité de cet effort. Vision affreuse ! La confusion, la corruption, est à la base de la publicité. Et combien de fois la critique ne se confond-elle pas avec la plus vulgaire publicité ? – Être sincèrement son opinion ? Et les amitiés donc ! Et le tact ! Combien vite ne devient-on pas extravagant, brutal, outrancier !

Chaque fois que je me suis hasardé à émettre simplement ma façon de voir, j'ai perdu deux ou trois de mes amis !

Mais peu importe encore ! puisque l'œuvre d'art se suffit !

Bourget envisage autrement les choses et le roman. Aussi lui, il plaide *pro domo*.

« Le roman français, dit-il, est fait d'ordonnance et d'analyse psychologique. Nous l'admirons, cette claire composition, dans tous nos classiques. C'est une vertu nationale à ne jamais sacrifier. » Monsieur Thibaudet donne un démenti formel à cette thèse en affirmant que « le vrai roman n'est pas composé ».

Et puis ce « classicisme » avec lequel on jingle si volontiers à Paris, en France !

Rabelais ne possède nullement cette qualité « sans quoi une œuvre d'art n'est pas française » !

Et tous les auteurs français d'une notoriété universelle ont acquis celle-ci précisément par ce qu'il y a de « non classique » dans leur œuvre ! Alfred Jarry en est une preuve fantastique !

La Vie à Paris,

article de Clément Pansaers (1885-1922),

est paru dans la revue *Ça Ira !*

numéro 17, en mars 1922.

ISBN : 978-2-89816-610-5

© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

– 1 611^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org